

Destins psychiques de l'évènement traumatique

Emeline Caret

Préambule

Ce texte a été écrit pour le colloque de l'association Patou autour de la question du symptôme. Mon propos s'appuie sur des illustrations empruntées à la littérature et au cinéma. La lecture faite ici de leurs œuvres respectives ne prétend pas résumer les auteurs à ce qu'ils ont produit. Qu'ils soient remerciés d'avoir laissé cette écriture dont chaque lecteur se saisit à sa manière.

Je souhaite aussi remercier Daniel Weiss et Christine Loisel pour leur lecture attentive de ce texte présenté au colloque et pour les pistes de réflexion qu'ils m'ont ouvertes.

Le texte que je vous présente aujourd'hui prend sa source dans des questions liées à la clinique.

Je suis amenée comme beaucoup d'entre vous à travailler avec des patients ayant vécu un évènement traumatique.

Il m'est apparu que ces patients pouvaient présenter deux types de mode de défense différents.

Certains de ces patients ne peuvent parler de l'évènement traumatique mais associent librement, sont accessibles à la métaphore, à la polysémie du langage tant qu'il n'y a aucun lien avec l'évènement traumatique mais dès qu'il y a un lien, non perçu par le patient, le langage vacille, les associations s'arrêtent. Le silence s'installe, mais il ne s'agit pas de silence où la pensée rebondit de signifiants en signifiants. Il s'agit d'une pensée qui se fige, qui se glace, la nature de leur silence est bien différente du silence produit par une résistance ou un refoulement. Ici il ne sert à rien de laisser le patient dans le silence car ce dernier se situe plus du côté d'un délitement du sujet que du côté d'une pensée qui se cherche et rebondit.

Il y a d'autres patients qui peuvent parler de l'évènement traumatique d'une façon très précise comme s'ils étaient face à un impossible oublié. Chaque détail y est relaté avec une grande précision et le plus souvent sans expression d'affect chez des sujets qui par ailleurs peuvent se montrer très touchés dans d'autres circonstances.

Ces patients m'ont amenée à penser l'articulation entre symptôme et traumatisme. Que nomme-t-on traumatisme ? Quelles traces psychiques laisse-t-il ? Peut-on penser ses conséquences en termes de refoulement, de clivage, de forclusion ? Y a-t-il plusieurs destins psychiques possibles face au traumatisme ? Quelles sont les conséquences pour les constructions psychiques dans l'analyse ?

Dès 1895 (Etudes sur l'hystérie) Freud développe l'idée que le traumatisme est plus à chercher dans une absence de réaction affective ou une impossibilité à exprimer avec des mots que dans l'évènement en lui-même.

C'est la définition que je retiendrai du traumatisme. Il est des évènements terribles qui ne font pas traumatisme s'ils peuvent être reliés à l'histoire du sujet, s'ils peuvent être pris dans un réseau de signifiants, si un affect peut être exprimé, ressenti. Le traumatisme c'est du côté du Réel (lacanien), du non nommable, de l'effroi. Dans un texte de 2008 Jacques Marblé souligne « On peut se servir du trépied peur-angoisse-effroi pour se représenter un peu mieux à quoi correspond le trépied lacanien symbolique-imaginaire-réel : la peur a un nom, c'est le symbolique ; l'angoisse c'est l'imaginaire, le corps, l'image, la forme ou l'informe, qui vient couvrir le réel qui lui se rencontre parfois sous l'espèce de l'effroi. »

Il n'est pas question ici de décrire une échelle de divers évènements catastrophiques mais de penser les choses en termes de conséquences psychiques. Un même évènement pouvant être traumatique pour un sujet et pas pour un autre. Ceci comme nous venons de le souligner ; en écho à Freud ; dépendant de la présence ou de l'absence de réaction affective face à l'évènement. Cela dépend aussi de l'histoire singulière du sujet, de l'histoire de sa famille mais aussi de sa structuration psychique.

Le symptôme peut être tout d'abord pensé comme écriture, comme hiéroglyphe à déchiffrer, comme expression d'un conflit psychique. Au départ Freud considère le symptôme comme commémoration d'un traumatisme ; puis revenant sur cette première définition, il le définit comme l'expression de l'accomplissement d'un désir et la réalisation d'un fantasme inconscient servant l'accomplissement de ce désir.

Le symptôme peut aussi être pensé de façon borroméenne. Pour Lacan il est l'« effet du Symbolique dans le Réel », c'est un effet de structure du sujet.

Certains symptômes ont, en effet, pour certains sujets une fonction de prothèse permettant le nouage entre Réel et Symbolique si l'Imaginaire se dérobe.

La confrontation à un évènement produisant un effet traumatique vient confronter le sujet à un point de réel qui ne peut donc être symbolisé.

Je développerai ici deux destins psychiques possibles de l'évènement traumatique, précisant ici qu'il y aurait peut-être d'autres destins possibles à développer.

Dans le premier l'évènement traumatique est totalement refoulé ; dans le second il y aurait un impossible refoulement ce qui ne serait pas sans conséquences dans la conduite de la cure.

L'évènement traumatique refoulé.

Nous en avons un exemple dans le film d'animation du cinéaste Israélien Ari Folman « Valse avec Bachir ». Ce film traite du massacre de Sabra et Chatila à travers la quête des souvenirs enfouis d'Ari Folman concernant

l'exécution froide de civils Palestiniens, par des milices chrétiennes libanaises en représailles de l'assassinat de Bachir Gemayel leur leader.

Dans ce film le narrateur a été envoyé comme soldat à Beyrouth pendant la guerre du Liban. Il ne conserve de cette période presque aucun souvenir.

Près d'un quart de siècle plus tard ; et ce sera le départ du film; l'un de ses amis qui était avec lui au Liban lui raconte un cauchemar récurrent qui le hante depuis deux ans. 26 chiens le poursuivent chaque nuit. Ils sont là, gueule ouverte, venus pour le tuer. Chaque nuit la même angoisse d'être rattrapé et dévoré par les chiens. Une angoisse venant parler de l'effroi qui l'a traversé durant la guerre.

Après lui avoir raconté ce rêve son ami lui parle alors d'évènements dont il ne lui avait jamais parlé et qu'il lie à ces cauchemars récurrents. Durant la guerre comme son groupe le savait incapable de tuer un homme ; on lui avait assigné la tâche suivante : Quand ils arrivaient de nuit dans les villages il fallait quelqu'un pour abattre les chiens, pour éviter que ces derniers ne donnent l'alerte. Et c'est à lui Boaz que cette mission incombait.

Il dit « Je me rappelle chacun d'eux. Chaque gueule, chaque plaie, le regard dans leurs yeux au moment où ils s'écroulaient. »

Ces chiens ont mis 20 ans à se frayer un chemin dans les cauchemars de Boaz. Et ce n'est pas à un psy que Boaz se confie mais à cet ami qui a traversé comme lui cette guerre du Liban. Comme s'il était des évènements qui ne pouvaient se parler qu'entre ceux qui ont vécu la même chose. Comme s'il était des évènements qui n'avaient pas besoin de se parler parce qu'être avec Un qui a traversé la même chose suffit, parce qu'il n'y a pas de mots pour ce qui a été vécu, il n'y a que le silence. Ça suffit parce que l'on sait de quoi on ne parle pas et que précisément c'est de l'ordre du partage.

Ici Boaz lui raconte tout se dont il se souvient et lui suggère de faire un film au sujet de Sabra et Chatila. Il lui dit : « Tu y étais toi aussi ».Le narrateur répond « à vrai dire ça ne fait pas partie de mon système ».

Ça ne fait pas partie de son système...De Sabra et Chatila il a tout « oublié ».Il sait qu'il n'était qu'à quelques centaines de mètres mais il ne se souvient de rien.

Et cette nuit là, à la suite de la conversation avec son ami, pour la première fois depuis plus de vingt ans 20 ans Ari Folman eut un terrible flash back.

Un souvenir surgit comme un rêve, un souvenir mêlant réalité et métaphore. Lui et trois de ses compagnons sortent de la mer armés et nus. Autour, Beyrouth ouest, les bombardements font rage. C'est la première fois que quelque chose ressemblant à un souvenir lui vient à l'esprit.

Le souvenir a commencé à faire retour.

Le retour du refoulé est permis tout d'abord par le rêve de son ami, par les mots des compagnons. En effet suite à ce souvenir Ari Folman n'aura de cesse que d'aller interroger un à un ses compagnons de guerre. Leur

demandant ce dont ils se souviennent pour ce qui les concerne mais aussi, si lui était là avec eux, à ce moment là.

Il me semble qu'ici il est possible de faire intervenir une notion que Françoise Davoine nomme « le corps à plusieurs ». Elle écrit dans son livre « Don Quichotte, pour combattre la mélancolie » : « Les soins que les combattants sont seuls à pouvoir mutuellement se prodiguer, l'intensité des affects suscités par le danger, créent des liens qui ne se mesurent pas à l'aune de la vie normale. Les anciens Grecs appelaient philia l'amour qui soude ainsi... »

Ici l'évènement traumatique refoulé peut être accessible par le biais du retour de ce refoulé chez son ami. Et c'est ainsi que l'on peut parler de ce corps à plusieurs qui lie aussi une part psychique chez ceux qui ont traversé les guerres. La levée du refoulement chez son ami, chez un qui participe de ce corps à plusieurs vient lever le refoulement chez celui à qui ces mots sont adressés. Je souhaiterais ici ajouter que tout cela n'est pas sans lien avec le transfert déployé dans la cure des patients ayant vécu un évènement traumatique, et que cela amène des pistes de réflexion quant au maniement du transfert.

Mais revenons à Ari Folman. Il lui est possible d'accéder à ses propres souvenirs par le biais du rêve de son ami lié à lui par cette philia. Il retrouve ses propres souvenirs en prenant appui sur les représentations psychiques de tous ces autres liés par cette philia. Peu à peu l'évènement traumatique se fraie un chemin dans sa mémoire, souvenir lié au camp de Sabra et Chatila. Le souvenir de ce qu'il a vu le lendemain du massacre de civils. Des centaines de corps comme une marée qui laisse quand elle se retire des éléments échoués sur le sable.

Dans un deuxième temps, s'appuyant sur les hypothèses de l'un de ses amis psychologue il pourra percevoir en quoi cet évènement à pris valeur traumatique pour lui. Car il est possible de faire l'hypothèse que non seulement il n'a pu ressentir, parler ce qu'il a vu en raison de la nature même de l'horreur de ce qu'il a vécu mais aussi parce que ce massacre a trouvé un écho dans l'histoire de sa famille.

Le refoulement massif serait lié à la superposition dans l'esprit d'Ari Folman entre la Shoa qu'ont vécu ses parents, et sa culpabilité d'avoir participé involontairement au massacre en lançant des fusées éclairantes qui ont permis aux milices d'y voir plus clair pour trouver les civils à tuer. D'un massacre à un autre, d'une place de victime à celle de bourreau par ricochet. ..Un point de Réel qui se télescope avec un autre.

Lorsqu'un sujet est confronté à un évènement impensable. Il me semble qu'il peut y avoir refoulement lorsque tout est refoulé d'un bloc. L'évènement traumatique et l'affect. Cette hypothèse reprend la première partie de la définition freudienne du traumatisme suite à l'absence de réaction affective face à l'évènement. C'est le cas ici pour Ari Folman.

Après vous avoir parlé de l'évènement traumatique refoulé, je vais vous parler des cas où le refoulement est impossible et des conséquences psychiques que cela entraîne.

L'impossible refoulement

Nos analysants en témoignent : le plus souvent l'évènement traumatique ne peut être refoulé. Il ne peut être pris dans une chaîne signifiante, c'est une énigme pour le psychisme, il ne peut être rattaché à une représentation, ne peut être pensé dans une temporalité, ni se nouer au reste de l'histoire. Dans ces cas là, dès les premières séances d'analyse, l'évènement traumatique peut se raconter très en détail.

Lorsque ces patients parlent de l'évènement traumatique ils donnent justement l'impression d'un impossible refoulement, d'un impossible oubli. Tous les éléments peuvent être rappelés avec une très grande précision. Le discours se déroule accroché à des faits concrets et très précis.

Ce qui manque c'est peut-être le voile qui atténuerait les perceptions. Ce qui manque ce sont aussi les affects. C'est la description d'évènements qui auraient pu arriver à quelqu'un d'autre tant l'émotion perceptible est absente. Les évènements sont parfois décrits comme s'il s'agissait de la description la plus banale, du fait le plus anodin.

Comme je l'ai dit tout à l'heure, Freud développe l'idée que le traumatisme est plus à chercher dans une absence de réaction affective ou une impossibilité à exprimer avec des mots que dans l'évènement en lui-même.

Cela amène à se questionner sur les effets psychiques du traumatisme. Ces effets sont plus aisés à penser lorsqu'ils sont du côté du refoulement car dans ce cas là il est possible qu'ils fassent un jour retour par les rêves, les actes manqués, les lapsus, les symptômes. Symptômes pouvant être interprétés du côté d'une métaphore liée au signifiant.

Ici, dans le cas de l'oubli impossible, c'est comme s'il s'agissait aussi d'un impossible symptôme à créer.

Alors comment penser le traumatisme quand il n'est pas refoulé et que l'affect est absent du discours. Peut-on parler de déni, de clivage, de forclusion ?

Clivage et déni sont des concepts qui se pensent généralement ensemble. Freud parle de déni lorsqu'il évoque la castration. C'est-à-dire déni chez le petit enfant de l'absence de pénis chez la petite fille. Freud utilise ce concept pour penser la perversion. Si ici nous parlons de clivage c'est sans lien avec la défense propre au pervers mais dans son acception suivante : le clivage est une défense du Moi qui maintient en même temps deux attitudes contradictoires et qui s'ignorent, une attitude tient compte de la réalité, l'autre la dénie.

En 1938 (abrégé de psychanalyse) Freud écrit « Nous disons donc que dans toute psychose existe un clivage du Moi et si nous tenons tant à ce postulat c'est qu'il se trouve confirmé dans d'autres états plus proches des névroses et finalement dans ces dernières aussi. » Le clivage serait donc pour Freud une défense pouvant se rencontrer dans la névrose et pas uniquement chez des sujets psychotiques.

Il est possible de faire l'hypothèse que dans le traumatisme il pourrait y avoir clivage entre l'évènement traumatique et un affect non advenu ou un clivage entre l'évènement et une chaîne signifiante non advenue. Ces deux aspects liés à l'affect et à la chaîne signifiante s'appuient sur l'hypothèse de Freud lorsqu'il parle d'absence de réaction du côté de

l'émotion (donc de l'affect) ou absence de réaction verbale (donc des mots).

Le pas supplémentaire que je ferai serait de supposer que la particularité serait que cet affect ou cette chaîne signifiante seraient forclos.

C'est une hypothèse de travail qui reste à discuter. Mais si l'on fait cette hypothèse d'une forclusion cela soulève bien des questions dans la conduite de la cure car on ne traite pas de la même façon un élément forclos et un élément refoulé.

Le terme de forclusion est issu du droit. Il signifie la perte d'un droit non exercé dans les délais prévus. Ce terme est repris par Lacan et s'appuie sur le concept de *verwerfung* que l'on rencontre dans les écrits freudiens.

Le concept de forclusion chez Lacan marque le rejet d'un signifiant. Quand j'évoque ici l'hypothèse de la forclusion il ne s'agit pas de la forclusion du Nom du Père qui est pour Lacan explicatif de la psychose mais il s'agit ici de faire l'hypothèse de la forclusion d'un affect ou d'un signifiant. Sachant, en outre que si un signifiant peut être forclos reste la question théorique ouverte de la possibilité d'un affect forclos.

J'emploie ce terme de forclusion en n'ignorant pas qu'il est très marqué par la théorie lacanienne des psychoses. Certains comme F. Davoine lui préfère le terme de « retranché » pour parler de la clinique du trauma. Pour ma part je garderai, pour l'instant, celui de forclusion. Ce terme est peut-être impropre, et je vous propose si vous le souhaitez d'en discuter la pertinence à la fin de ce texte.

Pour l'instant j'ai choisi de garder ce terme car il suppose quelque chose de non advenu et cette idée me paraît importante dans la clinique du traumatisme.

Le traumatisme induit un trouble dans l'ordre symbolique car une partie de sa représentation fait trou. Les patients sont dans l'impossibilité de penser le traumatisme en dehors de l'évènement en lui-même. Ils peuvent le décrire mais pas le relier à leur vie, à d'autres représentations. Une patiente disait « avant l'analyse je n'arrivais même pas à penser, « ça s'est passé mais ça ne fait pas partie de mon histoire », c'était comme « à côté » ni à côté ni dedans. » La confrontation à Un Réel, à quelque chose non symbolisable dont la représentation fait trou et ne peut s'approcher que par la lente perception de ses bords.

Ici, nous ne sommes pas du côté d'un retour du refoulé puisqu'il n'y a pas refoulement, donc pas du côté du symptôme au sens classique du terme. Ce n'est pas non plus un retour dans le réel sur un mode hallucinatoire comme chez le psychotique (nous savons que dans la psychose ce qui est forclos du symbolique fait retour dans le Réel par les hallucinations auditives, visuelles ou kinesthésiques.)

L'hypothèse de la forclusion ne suppose-t-elle pas un retour impossible ? C'est pour cette raison que le terme forclusion n'est peut être pas tout à fait adéquat bien que je choisisse pour l'instant de le garder. Il est vrai que parler de retranchement ou d'un oubli qui ne serait pas du côté du refoulement serait possible mais l'idée importante dans ce terme de forclusion est qu'il s'agit de quelque chose non advenu. Quelque chose

non advenu différent du refoulement massif ou cela advient mais est immédiatement refoulé.

Hypothèse d'un retour possible dans et par le corps.

Pour ce qui est de la clinique du trauma il me paraît indispensable de ne jamais mettre de côté la question du corps. Pour en comprendre les enjeux je m'appuierai sur une analogie : lorsque quelqu'un se blesse il ressent une douleur, son cerveau interprète la douleur. Mais il existe des situations où, dans un premier temps, le sujet ne « ressentira » pas la douleur. En effet ce « trop » n'arrive pas à être codé comme douleur par le cerveau. Dans un premier temps, rien n'est « senti » par le corps.

Il ne s'agit pas de s'appuyer sur une vision uniquement métabolique ou médicale des questions concernant le corps mais de s'appuyer sur ces exemples pour faire entendre qu'il peut en être de même pour une souffrance psychique intense qui ne pourrait être pensée car non « sentie » et interprétée psychiquement et physiquement de façon classique. Ce qui n'empêcherait nullement une inscription corporelle sur un autre mode. Cette inscription pouvant, elle, peut-être faire retour.

Nous en avons des exemples dans nos pratiques mais aussi dans la littérature. Par exemple dans le livre de Laure Adler intitulé « A ce soir » dont je fais certainement une lecture partielle.

Le livre commence ainsi « Je passe la première, mets mon clignotant, appuie. J'entends le hurlement. Je ne vois rien mais comprends que c'est la fin. Tout devient blanc. A l'intérieur je sens une liquéfaction comme si reflue le sang et que la masse de mon corps, d'habitude si rigide, s'écoulait. Une douceur inhabituelle s'empare de moi. Suit une sensation d'abandon délicieuse. »...« Le type a stoppé sur le bas côté. Moi, je suis toujours immobilisée au milieu du carrefour. Tétanisée. »...« Ce non événement de l'accident me hanta toute la journée. C'était comme s'il était d'autant plus réel qu'il n'avait pas eu lieu. Je me surpris, plusieurs fois, à me toucher le visage pour enlever les échardes de verre et arrêter le sang qui coulait. A la nuit tombée, je suis rentrée à la maison. Je n'ai rien dit. Pourquoi parler de quelque chose qui n'a pas existé ?...le texte qui suit s'est imposé à moi juste après. Il a surgi de la nuit. ».

Et le texte qui surgit de la nuit est ce que son compagnon et elle ont traversés durant l'agonie et le décès de leur fils âgé d'un an.

Le traumatisme n'est pas ce non-accident de voiture. Le traumatisme est antérieur. L'accident vient inscrire dans un vécu corporel ce qui n'a pu se symboliser, et d'une certaine façon n'a pu se ressentir jusque là. Les sensations actuelles du corps ont permis de revivre et de penser, pour la première fois, quelque chose qui avait traversé le corps par le passé.

A l'époque du décès de son fils, le vécu du corps et sa non inscription psychique, a pris sens par les sensations corporelles ressenties durant le second temps de ce non accident.

Laure Adler écrit : « ceci n'est pas un récit. C'est une tentative de raccommodement avec le monde. Les mots vont-ils rendre possible le rapprochement du soi avec le je ? Les pauvres mots. Les mots écrits, les mots parlés, les mots entendus, les mots dérobés, les mots qui circulent à

vosre insu, les mots qui ne vous sont pas destinés, seul ce bain de mot mots m'a tenue en vie. »

Un bain de mots qui trouve à s'organiser dans l'écriture. Et quand elle décrit ce possible rapprochement du soi avec le je ; n'est-ce pas une autre façon de penser une passerelle entre deux parties clivées ?

Voici une autre femme : Ruth Klüger déportée avec sa mère dans différents camps dont celui d'Auschwitz. Ruth Klüger et sa mère réussirent à s'enfuir durant « la marche de la mort ».

A partir de l'âge de 15 ans elle vécut aux Etats Unis et ne revint plus en Allemagne, elle ne parla pas de ce qu'elle avait vécu adolescente. A la fin de sa carrière universitaire à Princeton et dans d'autres universités américaines il lui fut proposé de se rendre en Allemagne pour son travail. A peine arrivée, elle eut un grave accident de la route. Suite à cet accident elle écrivit « Refus de témoigner » où elle parla de ce qu'elle avait vécu durant la guerre. Son existence d'après-guerre, Ruth Klüger avoue l'avoir passée à fuir. Non pour oublier, mais éviter de rester pétrifiée. *"Alors comment faut-il vivre pour mériter sa vie?"*, s'interroge-t-elle. Elle relate ce jour d'avril 1945 où le premier Américain qu'elle rencontra après la libération de Straubing se boucha les oreilles, agacé d'entendre ces gens raconter leurs terribles histoires.

Jeune femme elle voulait être considérée comme une jeune poétesse qui avait été en camp de concentration, et non pas l'inverse, comme une enfant des camps qui avait composé quelques vers. Ce qui lui fera dire plus tard qu'Auschwitz demeure un "corps étranger" à son existence, un "épouvantable hasard" non constitutif de son identité fondamentale. Elle écrit « (...) finalement, ils m'ont fait un croche-pied, je suis tombée sur la tête, et ce qui m'est venu alors, ou ce qui en est sorti, je l'ai dit en témoignage. A présent ils peuvent me laisser tranquille et m'épargner d'autres déménagements. »

Pour conclure

Dans le cas de Ruth Klüger comme dans celui de Laure Adler c'est par le corps que l'écriture naît. Dans le premier cas, le jour de l'accident Laure Adler touche son visage comme si des morceaux de verre y étaient incrustés. Il y a quelque chose du corps qui a été atteint dans ce non-accident de la réalité qui n'en n'a pas moins été un accident psychiquement parlant. Il est même possible de faire l'hypothèse que les endroits de la peau où s'incruste le verre sont ceux qui comportent en eux cette part de Réel lié au traumatisme premier.

Pour Laure Adler comme pour Ruth Klüger il aura fallu plusieurs temps pour que l'évènement traumatique puisse être symbolisé. Il y a d'abord le temps de l'évènement qui d'une certaine façon ne s'inscrit pas dans l'histoire du sujet. Comme le disait cette patiente « ni dedans, ni dehors » mais qui laisse une trace dans le corps. Comme si la trace corporelle se substituait à l'écriture psychique. Puis vient un second temps où le corps est traversé par une sensation qui rappelle ce qui a traversé le corps la première fois mais n'a pu être ressenti comme tel ni pris dans un réseau de signifiants. C'est ce second temps qui fait écho au premier. C'est ce

second temps qui vient faire inscription psychique en place de la béance du non advenu lors du traumatisme premier.

Ce n'est que par ce second temps que le premier vient à être symbolisé et pour ces deux femmes c'est de cela que naît l'écriture. Écriture psychique et écriture littéraire.

Il est possible ici de faire l'hypothèse que l'accident vient réveiller un Réel dans le corps et vient lui donner sens. C'est l'accident qui permet à une trace de devenir écriture. Entre les deux il y a comme un temps de latence, temps suspendu et glacé qui attendait un temps second pour venir lui donner sens. C'est la notion d'après coup dont parle Freud, le point de capiton Lacanien. Un second temps logique qui fait exister et donne sens au premier.

Juin 2010